

INSTITUT DE FRANCE

ACADÉMIE DES BEAUX-ARTS

FUNÉRAILLES

DE

M. E. FRÉMIET

MEMBRE DE L'ACADÉMIE

Le jeudi 15 septembre 1910

DISCOURS

DE

M. MASSENET

PRÉSIDENT DE L'ACADÉMIE

MESSIEURS ET CHERS CONFRÈRES,

Un deuil immense vient de frapper l'Institut !... Il a perdu l'un de ses membres les plus illustres ! C'est, de nouveau, l'Académie des Beaux-Arts où la mort impitoyable a cherché sa victime !

Frémiet, notre grand Frémiet n'est plus !... Notre désolation en est profonde, elle nous laisse inconsolables !...

INSTITUT.
1910. — 15.

Bibliothèque Maison de l'Orient



165459

Enfant de Paris, de ce Paris qu'il aimait tant et dont il fut l'orgueil, la renommée d'Emmanuel Frémiet eut tôt fait de franchir les limites de sa patrie, pour rayonner de son pur éclat dans le monde entier.

Ses œuvres, considérables par leur nombre et leur diversité, lui survivront portant l'empreinte de son talent génial. Elles laisseront un sillon lumineux dans l'histoire de la sculpture française.

Éloigné de toute prétention, il avait, quand il le fallait, le sourire qui sait faire valoir et aimer la pensée créatrice. Il avait un don merveilleux de l'à-propos et de la mesure.

Emmanuel Frémiet était lui-même.

Ce qui caractérisait le talent si fort, si personnel de Frémiet, c'était aussi l'esprit. Son esprit ingénieux et nerveux était habile à choisir ses sujets ; il les composait avec une mesure, avec une malice exquis. On a pu avancer avec raison, de lui, que de tous les sculpteurs de son temps il fut le plus cultivé.

Dans la science de la *myologie*, il se montra admirable, comme il le fut en archéologie, respectant avec un scrupule extrême la vérité, l'exactitude historique.

Après *le Cavalier gaulois et le Cavalier romain*, après *la statue équestre de Louis d'Orléans*, chef-d'œuvre d'une beauté sans égale, après *le Centaure Térée*, emportant un enfant dans ses bras, et *le Faune taquinant de jeunes oursons*, après avoir traité *l'Homme à l'âge de pierre*, il nous donna cette œuvre si tragique : *Gorille enlevant une femme*.

Frémiet était alors en plein épanouissement de son

éblouissant, de son merveilleux talent. La médaille d'honneur au Salon de 1888 devait venir lui dire l'universelle admiration que, dès longtemps d'ailleurs, il avait su inspirer à la foule de ses contemplateurs.

L'artiste fut toujours soucieux de la vérité et des leçons de l'histoire. Sa *Jeanne d'Arc* en est l'éclatant témoignage. Elle a fait décerner à Frémiet la glorieuse appellation de précurseur.

En reproduisant cette page inoubliable de l'histoire de son pays, en donnant à sa *Jeanne d'Arc* cet aspect délicat, tout en laissant à l'héroïne le visage décidé et énergique, en la plaçant, contraste voulu, sur un de ces robustes chevaux du Perche comme les utilisaient, dans leurs chevauchées, les hommes bardés de fer du moyen âge, Frémiet a supérieurement rendu dans sa profonde et parfaite éloquence, ce qu'on a nommé la philosophie, la leçon à tirer de l'histoire, par la statuaire. Il est passé maître en ce genre.

Notre illustre confrère portait avec une modestie souriante le poids de ses glorieux travaux. Il suivait, avec une ponctualité qu'aucun de nous n'a oubliée, les séances de l'Académie des Beaux-Arts, montrant sa belle et verte vieillesse prenant la part la plus consciencieuse à ses travaux, servant ainsi d'exemple aux plus tard venus dans la carrière; et quand, dans ces temps récents, en pleine inondation, force fut pour arriver à l'Institut d'y aborder en canots, il ne fut pas le dernier à prendre séance!

Son cœur était à la fois généreux et tendre, et sa conversation n'avait rien de ce marbre glacial qu'il savait si

admirablement sortir de sa froidure pour lui imprimer sa chaleur et sa vie.

Il y a peu de semaines, nous étions avec lui à l'Institut, dont il était le patriarche vénéré, et il nous parlait de sa mort (la pressentait-il déjà prochaine?) avec une sérénité, une résignation admirables ; nous l'écoutions silencieux, émus. Nous ne pensions pas que l'heure suprême dût si tôt sonner pour notre cher et grand maître.

Rien des honneurs que l'on décerne aux vivants ne lui aura manqué ; peut-être la grand-croix de la Légion d'honneur, dont il n'était que grand-officier, mais si ce suprême honneur lui faisait défaut, l'opinion publique le lui avait depuis longtemps décerné, de telle sorte que nous pouvons réellement dire de Frémiet que rien ne manqua à sa gloire, mais que, par son trépas, désormais, il manque à la nôtre.

Adieu, Frémiet, adieu, vaillant et illustre Français, tu peux rejoindre avec la conscience tranquille, avec la sereine conviction du devoir accompli, ce séjour large ouvert à ceux qui, comme toi, ont su remplir leur existence de sublimes travaux, leçons précieuses pour les générations futures.

Adieu ! Pas plus que les êtres chers à ton cœur, que tu as tant aimés et que tu laisses après toi, pas plus que notre éminent confrère Gabriel Fauré, auquel tu donnas l'une de tes filles chéries, l'Académie des Beaux-Arts, elle non plus, ne saura t'oublier !

DISCOURS
DE
M. EDMOND PERRIER

MEMBRE DE L'INSTITUT

AU NOM DU MUSÉUM D'HISTOIRE NATURELLE

MESSIEURS,

Le Muséum national d'histoire naturelle a eu le très grand bonheur de compter, après Barye, Emmanuel Frémiet parmi ses maîtres. C'est avec une émotion profonde, celle d'un ami, que je viens, en son nom, dire un dernier adieu au très éminent artiste que nous pleurons. Il n'y a pas seulement enseigné, avec un succès qui l'obligea à mettre au concours les places dont il disposait, l'art de rendre exactement la figure et la physionomie des animaux; il l'a peuplé de ses chefs-d'œuvre : *l'Homme préhistorique, l'Orang blessé, le Dénicheur d'oursins.*

Durant de longues années, j'ai vécu, pour ainsi dire, dans l'ombre de celui-ci, exactement placé devant une fenêtre de mon cabinet de travail; j'ai entendu les exclamations de naïf enthousiasme qu'il suscitait, j'ai joui de l'impression profonde que ressentait, à le contempler, des milliers de promeneurs, et, par une imprégnation quotidienne, je me suis trouvé pénétré de la plus respectueuse et de la plus vive affection pour l'homme exquis par lequel, chez Frémiet, était doublé le grand sculpteur. Ce fut, pour moi, un vrai chagrin quand le maître vint me demander de placer dans un cadre qu'il jugeait plus digne de lui, le bronze tant admiré. Il me semblait, en le voyant s'éloigner, qu'un peu de mon cœur s'en allait avec lui. Des roses qui devraient être sur ce cercueil tiennent aujourd'hui sa place.

Comment, d'ailleurs, n'aurait-on pas aimé ce créateur de tant de merveilles qui, dans une gloire incontestée, comblé d'honneurs, avait gardé, en même temps que la plus accueillante courtoisie, une modestie bien difficile à conserver pour des hommes dont le métier est de faire naître l'admiration et qui, par sa rareté même, devient la plus belle parure de leur génie?

Dans ces derniers temps, il se sentait sans doute faiblir. Désireux de se consacrer tout entier à l'achèvement du monument de Bolivar qui lui avait été confié par les compatriotes du grand Américain, il demanda l'autorisation de suspendre son cours au Muséum ou de se faire suppléer. Personne n'eût songé à contrarier ce désir; mais il semblait qu'il sollicitât la plus haute faveur; tous les termes lui

paraissaient trop faibles pour exprimer sa reconnaissance.

C'est qu'il joignait à la modestie la plus scrupuleuse conscience; il tenait à la perfection dans l'accomplissement de toutes les tâches qu'il acceptait, et cette même conscience, il l'apportait dans l'exécution de ses œuvres d'art. Que de fois, pris d'inquiétude lorsqu'il modelait un de ces animaux dont il connaissait si bien les jeux de physionomie, les attitudes, la psychologie, il est venu me consulter sur un détail de forme, en apparence sans aucune importance et sur lequel j'étais même parfois, au premier abord, embarrassé pour lui répondre! Il m'arrivait de lui citer des œuvres célèbres dans lesquelles les libertés les plus grandes avaient été prises à l'égard de l'anatomie : « Vous ne ferez jamais rien d'aussi inexact qu'un Centaure, un Sphinx, un Triton, une Sirène, un Pégase ou même un Archange. — C'est vrai, répondait-il; mais je m'en tiens à la Nature; rien n'est aussi beau qu'elle quand on sait la comprendre; ses œuvres sont parfaites, et les nôtres, lorsqu'on s'éloigne d'elle si peu que ce soit, laissent toujours, même quand on ne voit pas exactement pourquoi, un sentiment d'imperfection. Nous ne pouvons faire exprimer par la physionomie des animaux les impressions si variées qu'ils éprouvent si nous n'avons pas d'abord rigoureusement reproduit la forme exacte de leur corps.

Aussi les œuvres de Frémiet sont-elles de celles que l'on peut, sans crainte de comparaisons malignes, placer dans un établissement scientifique. Elles font pénétrer un rayon de vie intense dans ce qui apparaîtrait, sans elles, comme une nécropole ou une prison.

C'est, sans doute, ce souci de la ponctualité et de l'exactitude qui s'est transmis à son petit-fils Emmanuel Fauré-Frémiet. Dans un milieu tout entier voué au culte des beaux-arts, où tout semble combiné pour émouvoir et pour charmer, où l'harmonie des sons vient caresser l'oreille quand l'harmonie des formes a enchanté les yeux, dans ce milieu de poésie s'est formé, grâce au germe endormi dans l'esprit du grand-père, un jeune savant, héritier de deux grands noms artistiques.

Qu'il nous soit permis, en terminant, de nous adresser particulièrement à lui, et de lui dire combien serait grande notre joie de le voir ajouter, dans une direction peut-être inattendue, un rayon nouveau à la double gloire des siens.

C'était le vœu qu'aimait à exprimer son illustre grand-père et que nous formons aussi, en ce moment suprême. N'est-ce pas la plus belle fleur que nous puissions jeter sur cette tombe ?